

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeek, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.

Advertisement for 'Le Nord de la France' newspaper, including subscription rates and contact information for the publisher.

ROUBAIX, 18 JUILLET 1870

Paris, lundi 7 h. 35. Le Journal officiel dit que le gouvernement belge a puni l'officier du génie qui, par erreur, a fait sauter le pont du railway entre Blandain et Baisieux.

(Voir les dernières nouvelles à la 3e page.)

Pour tous ceux qui étudient les faits contemporains en les comparant à ceux que l'histoire a enregistrés, il était évident que la guerre avec la Prusse devait éclater d'un moment à l'autre.

Depuis la bataille de Sadowa et malheureusement le traité de Prague, la Prusse travaillait à la constitution de l'Empire d'Allemagne qu'elle voudrait établir à son profit.

La France pouvait-elle tolérer de pareilles prétentions, et permettre un pareil état de choses? Evidemment, non.

En présence de ces faits, la France a su conserver toute sa dignité. Elle a fait preuve de modération; elle a employé tous les moyens conciliatoires.

aujourd'hui l'enthousiasme national est porté au comble. La guerre! c'est la Prusse qui l'a voulue, et elle pourra lui coûter cher.

Depuis quelques jours, on prêtait au gouvernement l'intention de rappeler nos troupes de Rome; aujourd'hui ce ne sont plus des bruits, mais des résolutions arrêtées, dit-on.

Que de fois nous avons traité cette question du rappel de nos troupes de Rome! C'est une affaire de bonne foi.

naire. Vous n'auriez qu'à dire au gouvernement florentin que ce drapeau et ce soldat c'est la France.

Nous sommes dans une heure grave où tout bon citoyen doit la vérité au gouvernement de son pays.

(Union) Poujoulat.

Une dépêche de Blois nous apporte en ces termes la confirmation du bruit que nous avons mentionné et que nous avons l'espoir de se voir réaliser.

Le bruit court parmi les défenseurs des accusés et les journalistes qu'une amnistie sera proclamée demain à l'ouverture de l'audience.

Tel est le caractère patriotique de la guerre actuelle contre la Prusse, et telle est la confiance universelle dans ses résultats.

Toutes les maisons de banque de Paris ont fait offrir à M. le ministre des finances de mettre à sa disposition, contre des Bons du Trésor à longue échéance, et à l'intérêt le plus bas, toutes les sommes dont le gouvernement pourrait avoir besoin.

On dit que le gouvernement français va envoyer aux Etats de l'Allemagne du Sud un manifeste ayant pour but d'établir que la lutte est circonscrite entre la Prusse et la France.

Le bruit se répand depuis deux jours que le gouvernement français aurait pris une résolution à l'égard de la question romaine, et ce bruit a trouvé des échos dans la presse.

La Patrie et le Peuple français se disent au contraire en mesure d'affirmer que la question romaine est demeurée complètement intacte dans les négociations qui ont eu lieu entre Paris et Florence.

La France se fait l'écho d'un bruit de modifications ministérielles: Une des combinaisons dont on s'entretient,

dit ce journal, mettrait: M. Magne aux finances; M. de Maupas à l'intérieur; M. Pinard à la justice.

Les réfugiés hanovriens de séjour à Auxerre ont quitté cette ville depuis quelques jours déjà.

Le Times annonce qu'un grand enthousiasme règne à Berlin. Des milliers de volontaires demandent à être enrôlés.

Voici la réponse du roi de Prusse à l'adresse de la chambre de commerce de Hambourg:

C'est le cœur ému que je viens de recevoir le télégramme de la chambre de commerce de Hambourg.

Mais les sentiments de dévouement que la chambre de commerce exprime au moment où il s'agit de l'honneur de l'Allemagne, et sa déclaration d'être prête à tous les sacrifices, voilà ce qui est encourageant et rassurant pour moi.

On télégraphie de Luxembourg en date d'hier:

D'après une dépêche envoyée par le chargé d'affaires du Luxembourg à Paris, M. le duc de Gramont aurait déclaré que les Français ne songaient nullement à être les premiers à violer la neutralité du Luxembourg.

Nouvelles militaires

FRANCE.

On nous écrit de Paris: Les convois de troupes, de chevaux, de matériel de guerre de subsistances, se succèdent sans interruption, sur les chemins de fer de Lyon, de Strasbourg et du Nord.

Hier, à 4 heures de l'après-midi, la 51e défilait en tenue de campagne, fleurs aux bords des fusils, montait les boulevards de Sébastopol et de Strasbourg, se dirigeant vers le chemin de fer de l'Est.

Des groupes nombreux stationnent devant les casernes où des troupes font leurs préparatifs de départ.

La gare de l'Est est assiégée par une foule énorme.

Le chemin de fer de l'Est n'a plus que trois trains de voyageurs par jour.

Les armées militaires partent en grand nombre. Les demandes parvenues à l'évêché dépassent de beaucoup le chiffre des postes vacants.

On attend à Belfort (Haut-Rhin) 250 mille rations de biscuits et des farines venant de Lyon et de Paris pour porter l'approvisionnement à un million de rations.

Avant-hier matin, le ministre de la guerre a envoyé aux généraux commandant les corps d'armée et généraux de divisions et subdivisions une circulaire dont voici le sens:

L'Empereur compte sur votre dévouement et votre patriotisme pour l'exécution rapide des ordres que vous recevrez successivement.

Veillez transmettre de ma part, par le télégraphe, cette circulaire aux colonels commandant des corps placés sous vos ordres.

Viennent ensuite plusieurs circulaires prescrivant de former 3 bataillons actifs par régiment et de tenir prêts les hommes avec 90 cartouches.

Les tuniques seront laissées dans les dépôts. Les sous-officiers recevront des vestes avec galons de grade.

Les dépôts de remonte ont ordre de faire des achats illimités.

Les généraux désignés pour exercer des commandements ont ordre de se tenir prêts et de se rendre à leur poste.

Le général de Failly vient de recevoir l'ordre d'établir immédiatement à Phalsbourg le quartier général du 5e corps.

D'après le Courrier de l'Asie, un nombre considérable de cartouches aurait été expédié de la Fère à destination de Sedan.

Le journal l'Océan, de Brest, signale le départ pour Cherbourg de la frégate cuirassée l'Océan, sur laquelle le contre-amiral Jurien de la Gravière doit, à ce que l'on croit, arborer son pavillon.

La corvette cuirassée, la Thétis vient d'être remplacée au port d'armement qu'elle occupait par la Reine-Blanche qui va être remise rapidement, à son tour, en état de prendre la mer.

A Cherbourg, on a détaché à la boulangerie de la marine un assez grand nombre de soldats et de matelots pour aider à la fabrication du biscuit.

Un officier de marine, qui s'est fait une réputation des plus méritées dans le monde des sciences par ses études sur l'électricité, M. Tréve, capitaine de frégate, est en ce moment à Cherbourg, où, par ordre du ministre de la marine, il établit une seconde zone de torpilles au large de la digue.

On se rappelle que c'est cet officier supérieur qui fut chargé, dans l'expédition de Chine, de dégager les passes du Pélo par des mines sous-marines et qui fit sauter les forts.

On s'attend à une action combinée sur le Rhin de canonnières de la marine avec nos troupes de terre.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

Mardi 19 JUILLET 1870.

— 12 —

LA

BASTIDE ROUGE

PAR M. BERTHET.

VII

REVIREMENTS.

Elle fit donc signe au jeune homme de s'épargner des prières inutiles. Un silence pénible s'établit sous le bosquet d'orangers; les deux jeunes gens se regardaient en pleurant, et parfois leurs mains se serrèrent furtivement.

En ce moment une voix joyeuse se fit entendre à quelque distance, et Auguste Fleuriaux parut dans une allée voisine. Son riche costume, moitié maure, moitié indien, était un peu en désordre; son bonnet de velours brodé d'or était crânement posé sur l'oreille; sa physionomie, toujours si vive et si animée, malgré ses rides et ses cheveux gris, avait une expression de gaieté moqueuse.

— Ma foi mes bon amis, s'écria-t-il en riant, c'est mal de quitter ainsi la table avant la fin. Bon gott! vous perdez un spectacle unique: d'abord cette ménagerie de parents que j'ai grisés en les obligeant à boire outre mesure à mon heureux retour; et puis ce pauvre Linguard qui fait la plus plus piteuse mine en comptant les bouteilles vides et les verres cassés; son cœur d'avare saigne sans cesse.

Le poveretto! s'il avait vu mes diners d'apparat dans l'Inde! On buvait dans des gobelets d'or enrichis de perles, que l'on jetait dans le Gange à la fin du repas. On brisait les plats de porcelaine du Japon sur la tête des porteurs de palanquins, avec aussi peu de regret que je

brise ce méchant verre de deux sous... Et il lança d'un air insouciant contre le rocher le verre à champagne qu'il avait à la main.

— Voilà de jolies manières! dit madame Meursanges, femme de ménage avant tout; vous devriez avoir un peu plus d'égards pour la vaisselle de la maison. On a beau être riche, on trouve toujours occasion d'employer convenablement sa fortune.

— Fort bien parlé, bonne maman Meursanges, répondit Fleuriaux avec familiarité, mais je suis pour le moment un riche d'une certaine espèce; mon plaisir suprême est de dépenser, de gaspiller, de détruire, et cela durera jusqu'à ce que... Mais, par Al-Borak! que signifie ceci? continua-t-il en examinant ses auditeurs avec plus d'attention, les enfants ont pleuré? Qui a effarouché mes gentils tourtereaux? qui a jeté des pierres dans mon buisson de roses?.. Tron dé l'air! serait-ce là un nouveau tour de ce sorniois de Linguard? le coquin voudrait-il déjà rompre la trêve?

Il porta vivement la main au chapeau précieux qui lui servait de ceinture, comme pour s'assurer qu'il y trouverait une arme au besoin. Il examinait les jeunes gens d'un air d'affectueux intérêt; ceux-ci baissaient la tête en silence.

— Monsieur Fleuriaux, dit enfin Maurice tristement, Linguard n'est plus la cause de l'affliction ou vous nous voyez... Merci de votre bienveillance, mais elle

ne peut rien pour diminuer nos chagrins actuels.

Et ses larmes recommencèrent à couler.

— Alors je dois m'en prendre à vous, madame Meursanges; je le parierais, dit Fleuriaux en fronçant le sourcil; vous aurez encore tourmenté mes jeunes amis avec vos éternelles exigences de fortune et de position! Je vous avais pourtant fait entendre que dans un certain cas...

— Vous avez eu beau me parler de tous les cas possibles, ils ne veulent rien de vous ni de personne; et, comme je ne saurais souffrir plus longtemps de voir ce grand garçon rôder autour de ma fille ou lui parler à l'oreille...

Fleuriaux s'empara de sa main avec vivacité:

— Etes-vous donc si méchant? dit-il avec chaleur. Avez-vous bien le cœur de martyriser ces chers enfants? Regardez-les: cette naïve douleur ne vous émeut-elle pas? Je croyais mon âme desséchée par vingt années de voyages, de lutttes, de désenchantements; en les voyant, je me sens prêt à pleurer. C'est qu'en parcourant le monde dans tous les sens, j'ai admiré bien des choses, les merveilles de l'art, les splendeurs de la nature, mais je n'ai rien trouvé d'aussi digne de respect et d'admiration que deux enfants jeunes et beaux, s'aimant d'un premier amour!

Madame Meursanges regardait avec étonnement l'homme inconcevable qui lui parlait ainsi.

— Ne les séparez pas! continua-t-il en s'animant encore; ce serait une faute, ce serait un crime! Ne les séparez pas, ou craignez que leur malheur ne retombe sur votre tête...

J'ai aimé, comme ce jeune Maurice, autrefois, il y a bien longtemps; si rien n'eût fait obstacle à cet amour, j'eusse pu devenir un homme simple et bon, utile à ses semblables, obéissant aux lois de la société; mais un obstacle se recontra, on irrita des passions fougueuses, je devins ivre, je devins fou... Le sang coula, un cadavre fut jeté entre elle et moi. L'existence de ma malheureuse amie fut brisée du coup, et moi, pendant une moitié de ma vie, j'ai erré en proscrit, en vagabond sur la surface de la terre, faisant rarement le bien, souvent le mal, à charge aux autres, à charge à moi-même!

Il avait parlé avec une extrême véhémence; il porta la main à son front, comme s'il eût voulu en comprimer les battements. Quand il retira sa main après un moment de silence, son visage mobile s'était déjà rasséné.

— Je crois, Dieu me pardonne! reprit-il en s'efforçant de sourire, que je deviens sentimental; c'est sans doute le voisinage de nos petits amis qui m'a valu ce mal, peu ordinaire à mon âge... Mais, voyons, madame Meursanges, vous ne songez pas sérieusement à les séparer? Ils s'aiment, ils sont dignes l'un de l'autre, ils seront heureux. Maurice m'a rendu un grand service, il m'a sauvé la vie; d'ailleurs, il y a en lui je ne sais quoi qui me plaît